Stéphane PRAT

LETTRE AUX ARTICHAUTS DE BRUXELLES

A propos de l'Auteur, de ses personnages et de sa liberté

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, n° 61
Série Tonnerre de Brest
Bruxelles, juin 2001

l'Erwan recommence à tourner... Outre qu'ils expriment un désir évident de débat, de contradiction, et donc de contradicteurs, l'humour que dégagent vos échanges fictifs d'idées avec ces deux acrobates (ainsi que leur blaze) me fait penser qu'il s'agissait là d'un jeu dont vous n'étiez pas dupe, que les dédoublements (ou le détriplement) étaient fictifs. Mais voilà que cet artichaut (« littérature et dépression ») me montre que vous considérez bien le personnage comme une fiction qui échapperait à son auteur, (et non comme l'instrument de liberté), et avec lequel serait censé s'instaurer un dialogue : « J'en avais marre de ne parler qu'à mes chats... ».

Je suis donc retourné voir ce qu'en février 98 vous disiez sur la question du personnage.

Je vous cite : « Equipé de ces trois outils : l'individualité physique, le discernement du sujet et le désir de faire grimacer le lecteur, je pensai que, lorsque dans un de mes écrits je n'occupais pas la place centrale, mais celle du narrateur, je pouvais me faire remplacer. Acceptant qu'il puisse exister, dans mon écriture, un autre que moi-même, j'accédai enfin à l'idée romanesque. » (GINETTE PATATE Série La tentation romanesque Fév. 98). Et vous créez (artificiellement) Ginette Patate, Elvis Saucisse, et leur auteur Erwan Cradoch.

Je vois là l'idée que le personnage serait une affaire purement romanesque.

Je m'explique.

Vous jugez possible de vous faire remplacer dans vos récits par un Autre, un personnage que vous créez artificiellement, alors que le narrateur est déjà un Autre, un personnage qui ne vous a pas remplacé, mais dans lequel vous vous êtes incarné et qui fait entendre au lecteur ce que vous avez à dire. Il suffit de remplacer le « je » de vos récits par un « il »,

y compris dans des artichauts bien antérieurs à la création artificielle de Ginette, pour s'apercevoir clairement que le narrateur est un personnage. (Je ne vous infligerai pas cet exercice, qui fonctionnerait particulièrement bien sur « Le regard qui tue », par exemple, ou même « Lady Di et moi » pourquoi pas, ou plus tard et plus clairement sur « Station Saint-Gudion ».

Le Double est un phénomène qui s'impose à toute écriture authentique, une écriture qui vise une communication *réelle* avec le lecteur, pour la simple raison que sans cette opération nul ne pourra jamais recevoir cette écriture, écouter ce qu'elle a à dire et réagir.

On peut bien traiter du réel, travailler à ne rien omettre de soi, tout révéler, tout dire, un Autre apparaît inévitablement, un Autre d'autant plus difficile à incarner et assumer qu'il est proche de soi.

Le personnage de roman ne fait que désigner et nommer, en jouant d'un décalage avec la personne de l'auteur, (quant à son aspect physique, sa situation sociale, ou même son sexe), le Double qui s'impose déjà dans un récit autobiographique (comme dans toute écriture qui vise une communication réelle avec le lecteur). Mais nommer et désigner des Doubles qui n'existent pas (parce qu'ils n'apparaissent dans aucune écriture réelle, sont simplement imaginés, artificiellement construits), ça ne donne pas des personnages, mais de simples noms, qui permettent juste à l'auteur de s'écouter penser, de se dédoubler, et interdisent une communication réelle avec le lecteur : le phénomène de Doublement que le personnage est censé nommer et désigner ne s'est pas produit.

On ne peut pas s'incarner dans un Double qui n'existe pas, on ne peut que se laisser hanter par lui, se dédoubler.

Ecrivant moi-même des histoires fictives, j'ai également

genres littéraires sans devoir vous soucier d'unifier le tout sous une forme identifiable. Essais, pamphlets, correspondances, critiques de correspondances, commentaires de citation de penseurs, de poètes, de romanciers, récits, rencontres réelles, rencontres fictives, histoires d'histoire... Ca fait du monde tout ça, du monde qui parle, et une multitude de masques à travers lesquels vous vous racontez et racontez. Tout un roman...

La Ginette, l'Elvis et l'Erwan sont des personnages de fiction sans fiction, (ou des fictions de fiction), des insectes sevrés de sang qui crèvent avant de pouvoir pomper celui du lecteur. Je ne crains pas leur réaction. Je peux jouer de l'insulte. Les traiter de ce qu'ils sont. Les traiter de rien, ou de pas finis. Je suis tranquille. Parce qu'ils n'existent pas. Ils ne sont que des noms. Et on n'a jamais vu des noms répondre. Tandis qu'à ma critique sur le fait de céder, en créant artificiellement des personnages, à un préjugé de genre littéraire, je ne doute pas de la puissance de réplique de votre personnage-narrateur : si je me prends un Artichaut sur le coin de la gueule, je saurai d'où il vient...

À BREST, ON TROUVE LES
ARTICHAUTS DE BRUXELLES
À LA BOUQUINERIE D. ROIGNANT
21, RUE NAVARIN
(Place Guérin, en face des WC publics)

Yves Le Manach,

Je suis sorti de la Bouquinerie de Daniel, à Brest, non pas avec des livres, mais avec quatre de vos Artichauts de Bruxelles, les quatre derniers. Comme je traînais ensuite aux Halles-St Martin, j'évitai les étalages de fruits et légumes : j'avais déjà mon compte avec vos Artichauts et n'avais que trop vu tous ces livres rutilants, dont cette bergère rougeaude, enjôleuse et cajoleuse, la mamelle rosse et le tablier repassé du matin, justifie le prix exorbitant en persuadant secrètement l'acheteur qu'elle possède un utérus suffisamment vaste pour assurer elle-même la gestation de tous ces romans roses, essais désespérants d'espoir, ou autres pamphlets primeurs, sans parler de ses fabuleux amuse-gueules dadaïstes dont je ferais, si périodiquement ne me parvenaient vos artichauts, une telle indigestion que je ne pourrais jamais plus regarder un livre sans éprouver le désir de labourer.

Trêve de.

Je commençais à me demander si on pondait toujours des Artichauts à Bruxelles. Leur éleveur unique et monopoliste aurait arrêté de fumer et ses Artichauts auraient perdu en saveur. C'est du moins lui-même qui le prétend, tout en précisant qu'il n'est pas le mieux placé pour porter un jugement sur la qualité de ses bafouilles.

Quant à moi, si l'irrégularité des nouvelles qu'on reçoit de Bruxelles ajouterait plutôt au plaisir que j'ai à les recevoir, je ne peux que regretter que le manque de nicotine, s'il n'a pas atteint la qualité de ces bafouilles, (au contraire je dirais), en ait singulièrement entamé la fréquence.

Bref.

Le fait que vous interprétiez en terme de symptôme l'irruption de ces trois « empêcheurs de ne pas tourner en rond » dans vos bafouilles, (je veux évidemment parler de Ginette Patate, Elvis Saucisse et de leur auteur Erwan Cradoc'h), me montre plutôt, moi qui ai une vision critique de votre travail et non, évidemment, clinique, que vous refusez de les considérer comme instruments de Liberté : vous ne cherchez pas à vous y incarner.

Je mets dans le même sac cette illusion de personnage autonome et le préjugé de genre littéraire selon lequel le personnage, le phénomène de Doublement qu'il désigne, serait l'affaire du simple roman, tandis que les autres genres (Récit, pamphlet, journal etc ....) seraient histoires d'intellects qui se présenteraient tels quels, sans la moindre trace d'incarnation d'une parole dans un Autre.

Je me suis demandé si ce préjugé de genre littéraire, – largement répandu parce que, pour l'essentiels les romanciers qui traînent leur misère sur les plateaux de télévision et tous ceux qui parlent du roman sans en écrire font passer pour un genre littéraire cette autoflagellation généralisée qui consiste à s'aliéner à des êtres libres mais illusoires, à se dédoubler, à se démultiplier, et non pas à s'incarner dans une fiction et ses personnages, ses Doubles, pour dire librement ce qu'on a à dire sur la vie ; ce qui est pourtant bien le cas des romanciers qui parviennent à s'adresser au lecteur – je me suis demandé si ce préjugé ne vous empêchait pas d'identifier clairement comme personnage le narrateur qui intervient périodiquement dans vos Artichauts.

Il est pour moi d'autant plus troublant de trouver chez vous trace de ce préjugé de genre littéraire que le fait de vous passer de l'appareil éditorial pour écrire vous permet d'entremêler les

éprouvé ce phénomène de dédoublements qui ne s'insinuait réellement dans ma vie quotidienne que s'il ne trouvait pas de réalisation sur le papier, s'il restait à l'état latent, contaminant présent et décevant et accentuant la solitude jusqu'au grotesque, car il faut sans l'ombre d'un doute être proprement irrécupérable pour s'affubler de Doubles alors qu'on supporte d'autant moins sa propre couenne qu'on se laisse davantage duper par des fictions qu'on sait pourtant avoir créées : au lieu de se mettre dans la peau de personnages, de s'incarner dans des Doubles, on se laisse hanter par eux, on se démultiplie. Au mieux arrive-t-on à raconter l'histoire de cette aliénation.

Si tant de romans disent si peu sur l'humanité de leur auteur (et donc sur celle de leur lecteur), c'est que celui-ci ne s'est pas incarné dans sa fiction, ni dans ses personnages, dont les aventures ne sont que les contorsions auxquelles il s'est soumis pour ne pas avoir à *se présenter* dans ce qu'il écrit, préférant la liberté illusoire de ses personnages à la liberté réelle qu'il y aurait pour lui à s'incarner en eux.

Ces personnages-là n'existent que le temps qu'on parle d'eux sur un plateau de télévision ou dans un journal (parfois jamais), et au mieux crèvent au bout de quelques années, comme dans un bocal, sans être parvenus à dire autre chose que le désir que l'auteur avait de parler (mais qui se tait), un désir qui les faisait grouiller autour des petits trous que ce « petit Dieu » leur avait si généreusement percés dans le couvercle.

L'idée que créer un personnage consisterait à se dédoubler ne me semble pas seulement malsaine, elle rend peu à peu de moins en moins recevables les livres d'écrivains qui s'obstinent à dire quelque chose, à s'incarner dans leur écriture pour communiquer.

La conclusion de votre Artichaut intitulé « Dépression et littérature » (Série Le vingtième anniversaire de ma mort),que je me suis envoyé avant même de toucher à la Piémontaise-crabe et au jambon de Parme que j'avais ramenés des Halles St-Martin et déposés sur la table en demandant à Nathalie, ma douce, si elle aimait les artichauts (ce à quoi elle m'a répondu, sans penser une seconde ce qu'elle disait, que c'était une idée merveilleuse, les artichauts, que c'était exactement ce qu'il nous fallait, parfaitement, des artichauts-vinaigrette pour fêter le soleil qui venait de tomber sur Brest comme une couille dans la soupe) – m'a particulièrement intrigué (alors que Nathalie n'en savourait que davantage la piémontaise-crabe et le jambon de Parme, souriant encore de ce que cette histoire d'artichauts ne fût qu'une farce.)

(Je vous cite :) « J'ai créé Ginette et Elvis en Février 98, pour compenser la déception que la Ligue m'avait procurée. Je les ai créés de la même manière qu'on pousse un cri : j'en avais marre de ne parler qu'à mes chats en attendant que ma compagne rentre le soir. Il fallait que je trouve des êtres disponibles. J'ai donné vie à Ginette et à Elvis dans un réflexe de survie, pour échapper à la dépression qui commençait à me ronger. » (« Littérature et dépression »)

Nathalie a jugé le Saumur 99 bien meilleur qu'il en avait l'air et m'en a servi un verre. J'ai attaqué finalement la Piémontaise-crabe et le jambon de Parme en me disant: « Mais qu'est-ce qu'il fout avec ses faux personnages!?... Il fait comme s'il n'était pas au courant qu'un personnage est réellement apparu dans ses Artichauts. Une petite bafouille sur ce sujet ne serait peut-être pas inutile.. »

Dans vos artichauts, la Ginette et l'Elvis interviennent toujours comme des empêcheurs de ne pas tourner en rond. Et